

Sarah

Les gens qui t'expliquent qu'avant de mourir tu vois défiler tes souvenirs ne sont clairement jamais morts. Moi, la seule chose que je vois défiler, c'est un faux plafond en liège, des néons blafards et des silhouettes en blouse qui me poussent à toute vitesse vers un ascenseur en hurlant des mots que je ne comprends pas. Des souvenirs, je n'en ai plus. On ne ressasse pas le passé quand on n'a plus d'avenir. Crois-moi, j'aimerais qu'ils défilent, ne serait-ce que pour gagner un peu de temps avec toi. J'aimerais revoir mon enfance sur un écran, en sépia, peut-être avec des sauts et des grésillements comme si le film de ma vie avait été tourné en 1930. Ça s'appellerait « Souvenirs de Sarah, l'histoire d'un mensonge ». Apportez le pop-corn, éteignez les lumières.

Mais non. Rien. Cerveau en pause. Terreur. Aucune image qui remonte. Une seule chose compte : maintenant. L'instant présent. Première fois de ma vie que je saisis vraiment ce concept. Je le contemple avec étonnement alors qu'il s'écoule entre mes doigts, chaque seconde, un grain de sable, une goutte d'eau salée. Un

morceau d'océan, précieux, insaisissable. Quelques minutes de futur, voilà tout ce qu'il me reste. Et tu ne connaîtras jamais la vérité. Ma vérité.

Entrée dans l'ascenseur.

Je vais devenir un fait divers. Il faut croire que c'était ma destinée. On parlera de moi dans les dîners, entre le fromage et le dessert. « Tu te souviens de Sarah ? » Je serai un frisson dans le dos de mes connaissances. Un mauvais souvenir. La preuve désagréable par A + B que ça n'arrive pas qu'aux autres.

Sortie de l'ascenseur. Je vomis sur la blouse rose.

Je n'ai jamais connu la peur, la vraie, avant cet instant.

One. Two. Three. Mon corps, balancé sur une table d'opération. Un sac de linge sale. Déjà un cadavre.

Je n'ai jamais connu la douleur, la vraie, avant cet instant.

Achevez-moi. Qu'on en finisse. Être morte ne peut pas être pire que ça.

Les voix se brouillent, lointaines. Dans mon dos, une sensation de métal glacé. J'entends les mouettes, le fracas des vagues. Sur ma peau l'humidité et le sel.

Un dernier grain de sable roule entre mes doigts. Une dernière pensée pour toi.

The end.

J'aurais préféré mourir dans ma langue maternelle.

FACE A:
LES DÉSENCHANTÉES

Document de travail
Affaire Sarah Leroy – année 1993

Nous avons toutes une part de responsabilité dans ce qui est arrivé à Sarah Leroy. J'y ai moi-même participé, même s'il m'a fallu vingt ans pour comprendre et accepter le rôle que j'ai joué dans cette histoire. Je ne vous dévoilerai pas mon identité, ce n'est pas le but de ma démarche et, de toute façon, je ne veux pas qu'on imagine que je révèle la vérité pour me dédouaner, accuser les autres plutôt que moi, ou même simplement pour me mettre en avant. Il me semble que la vérité doit être écrite quelque part. Pour nous, pour Sarah, et peut-être pour vous. Pour qu'enfin, à défaut d'un pardon quelconque, nous arrivions à vivre avec ce que nous avons fait.

Même si tout le monde pensera probablement le contraire, à l'époque, nous avions une morale. Pas le genre de morale à nous empêcher de mentir à la police, à nos familles, voire à nous-mêmes. Le genre de morale qu'on s'invente quand on a quinze ans et qu'on ne s'est pas encore résigné à l'absence totale de justice en ce bas monde. C'est au nom de cette morale que je vous écris aujourd'hui, vingt ans, donc, après les événements.

La photo qui accompagne ces pages a été prise quelques jours avant la disparition de Sarah Leroy. De gauche à droite, vous pouvez voir Angélique, qui, Dieu sait, n'avait rien d'un ange, Morgane, qu'on qualifierait aujourd'hui de « haut potentiel », Jasmine, charitablement renommée « la fille de la femme de ménage » dans les journaux et le rapport de police, et Sarah Leroy. À moins que vous n'ayez passé les vingt dernières années à hiberner dans un igloo au Groenland, il est de toute évidence inutile de présenter Sarah Leroy.

Je sais que vous aimeriez savoir qui je suis, mais en réalité, cela n'a aucune importance. Nous sommes une entité, nous sommes les « Désenchantées ». De la même manière qu'en grammaire comme dans la vie, le masculin l'emporte sur le féminin, dans notre histoire, le « nous » a toujours supplanté le « je », et c'est pourquoi je m'autorise à écrire en notre nom à toutes.

Personne ne peut s'attendre à ce que qui que ce soit se rappelle aujourd'hui avec une fiabilité absolue ce qu'il s'est passé l'été de la disparition de Sarah Leroy. Pour ma part, j'ai sorti du grenier la semaine dernière la pile de cahiers Clairefontaine à spirales que j'utilisais pour écrire mon journal intime, un exercice auquel je me suis livrée quotidiennement ou presque, depuis la sixième et jusqu'à la fin de mes études. J'ai relu tout ce qui se rapportait à la période qui nous concerne.

Mais commençons par le début.

Sarah Leroy n'a pas croisé Angélique pour la première fois en classe de seconde B au collège-lycée Victor-Hugo. Elles ne se sont pas naturellement détestées au premier regard parce que « tout les opposait », comme

cela a été affirmé dans les médias quand Angélique a été placée en garde à vue. Angélique et Sarah se sont rencontrées dans un cimetière quand elles avaient sept ou huit ans. Et sans doute ne se seraient-elles en effet jamais rapprochées si cette première rencontre s'était faite dans d'autres circonstances. Il est vrai qu'elles n'avaient rien en commun. Par cela, j'entends que Sarah était une fille de bourgeois tandis que les parents d'Angélique étaient endettés jusqu'au cou. Les cimetières sont toutefois des terrains neutres et générateurs d'empathie, raison pour laquelle elles ont pu faire connaissance sans idées préconçues. Contrairement à Angélique, Sarah avait une bonne raison d'être dans le cimetière de Bouville-sur-Mer ce jour-là : on y enterrait sa mère. Angélique, quant à elle, était là parce que, je cite, « elle adorait les cimetières ». Personnellement, j'aurais jugé ce hobby plutôt inquiétant, mais Sarah ne s'en est pas formalisée.

Sarah était dans cette phase du deuil qu'on appelle le déni. Elle sortait du sommeil tous les matins, persuadée d'avoir fait un mauvais rêve, tout étonnée d'être réveillée par la sonnerie stridente du réveil plutôt que par les bras chauds de sa mère. Son père, Bernard Leroy, a dû la traîner en pleine crise de nerfs à la messe funéraire. Elle sanglotait si fort qu'on n'entendait pas le prêtre. Sa grand-mère s'est résignée à la sortir de l'église et Sarah est partie en courant. Ses pas l'ont spontanément emmenée au cimetière. Si vous n'êtes jamais allés à Bouville-sur-Mer, sachez que ce cimetière existe encore. Il est perché en haut d'une falaise blanche qui tombe à pic dans la Manche, pas très loin

du cap Gris-Nez. Les jours de beau temps, on voit jusqu'en Angleterre.

Assise en tailleur sur une pierre tombale, à côté d'un mausolée recouvert de mousse, Angélique portait un ciré jaune trop grand pour elle. Le premier sentiment que Sarah a ressenti à l'égard d'Angélique a été une jalousie violente, comme un coup de poing dans le ventre, à l'idée que la mère d'Angélique avait dû lui crier de se couvrir avant de partir. Certaines personnes avaient encore une maman aimante qui se préoccupait de leur éviter une broncho-pneumonie. Pas Sarah. La vie était trop injuste. Sarah allait cependant vite apprendre que les parents d'Angélique n'étaient pas du genre à se préoccuper de choses aussi bassement futiles qu'une broncho-pneumonie. Mais sur le moment, ce ciré d'adulte lui est apparu comme le symbole de l'amour immense qui venait de lui être arraché. Ses larmes ont redoublé. De rage, elle a lancé un caillou en direction de cette inconnue qui ne connaissait pas sa chance. Angélique s'est retournée. Elle a examiné longuement Sarah tandis que celle-ci sanglotait. Puis, elle s'est levée de sa pierre tombale, l'a prise dans ses bras et l'a serrée très fort contre elle. Elle sentait la mer et le chocolat chaud. Sarah a senti sa respiration s'apaiser. Elle est restée un long moment dans les bras de cette petite fille qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam et qui était néanmoins la première à lui apporter un semblant de réconfort.

— Qui est mort ? a demandé Angélique en parcourant du regard la robe et les collants noirs de son interlocutrice.

— Maman, a murmuré Sarah.

— Oh. Désolée.

Un silence s'est installé, puis Sarah a balbutié entre deux sanglots :

— Sais-tu qui était la première femme à traverser la Manche à la nage ?

Angélique a secoué la tête. Elle ne voyait pas le rapport.

— Gertrude Caroline Ederle, en 1926. Une Américaine. Elle est partie du cap Gris-Nez et est arrivée à Douvres en quatorze heures et trente et une minutes. Elle a battu le record du monde masculin de l'époque d'une heure cinquante-neuf. C'est Maman qui m'a raconté ça. Elle savait tant de choses intéressantes.

Bien qu'elle n'ait pas trouvé l'information particulièrement passionnante, Angélique a hoché la tête, impressionnée par cet étalage de culture aussi inutile qu'étrange compte tenu des circonstances. Elle a ensuite pris la main de Sarah et l'a regardée avec grand sérieux.

— Je suis désolée, la vie est vraiment atroce, surtout pour les filles. La seule solution, c'est la solidarité, c'est Fanny qui me l'a dit.

— C'est qui Fanny ?

— Ma grande sœur.

Sarah n'avait pas la moindre idée de ce que le terme « solidarité » signifiait, mais il sonnait comme une succession de notes de musique, une gamme pleine d'espoir dont elle avait bien besoin en ces temps difficiles, elle a donc proposé à Angélique :

— Tu pourrais venir avec moi à l'enterrement ?

— Oui, carrément ! s'est exclamée celle-ci, comme si on venait de lui proposer d'aller manger une glace.

Angélique était enchantée de cette opportunité de peut-être voir un mort en vrai. Elles sont donc toutes deux allées se poster à côté du trou de terre fraîche préparé pour accueillir le cercueil. Elles ont patienté en silence. Angélique essuyait de temps en temps les larmes de Sarah avec un mouchoir en papier usagé trouvé au fond de la poche de son ciré. Puis les cloches se sont mises à sonner et le cortège gris des membres de la famille, précédé du cercueil, est entré dans le cimetière comme un vol de corbeaux lugubres.

— C'est trop triste, je te prête mon Walkman, a chuchoté Angélique, je l'ai volé à ma sœur.

Sans attendre la réponse de Sarah, elle a plaqué son casque sur les oreilles de sa nouvelle amie et a monté le volume au maximum.

Et c'est comme ça que tout a commencé : Angélique, attifée d'un ciré jaune comme un soleil qui lui arrivait aux chevilles, tenant la main de Sarah, sidérée de chagrin, le tout avec *Sensualité* d'Axelle Red en musique de fond.